

T H É Â T R E
LE PUBLI 
UN MALIN PLAISIR



JOURNAL D'UN SCÉNARIO

D'APRÈS LE ROMAN DE FABRICE CARO

PROGRAMME

Création - Salle des Voûtes

JOURNAL D'UN SCÉNARIO

D'APRÈS LE ROMAN DE FABRICE CARO
ADAPTATION MICHAËL BIER
AVEC L'AIDE DE ERIKA SAINTE

13.05 > 27.06.26

Avec **Laurent Capelluto** et **Erika Sainte**

Mise en scène **Michaël Bier**

Assistanat à la mise en scène **Hélène Catsaras**

Scénographie **Catherine Cosme**

Costumes **Chandra Vellut**

Lumière **Alain Collet**

Création musicale **Manu Roland**

Voic Off **Alexandre Von Sivers, Hervé Piron, Michel Kacenenbogen**

Création vidéo **Marc De Coster**

Régie **Stéphane de Brabant et Edouard Legardien**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES – DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE.

Photos © Gaël Maleux

Remerciements : Michel, Patti et toute l'équipe du Théâtre Le Public, Déborah Damblon, Fabrice Caro, Les Éditions Gallimard, Nathalie Wolff et Amandine Depoorter de la SACD Belgique, Alexandre Von Sivers, Hervé Piron, Nicolas Bier, Pierre Choqueux, Fabrice Osinski, Siem Pascaud-Mijmer, Toute l'équipe du Volle Gas, Gaël Maleux, Thierry Hellin, Lucas Meister, Guy Theunissen, Brigitte Bailleux et la maison Éphémère, Thierry Janssen, Isabelle Defossé, Denis Laujol, Pascal Charpentier, Thierry Pommerell.

Représentations du mardi au samedi à 20h30, sauf les mercredis à 19h00.
Dimanches 31.05 et 14.06 à 17h00.

Ah le monde du cinéma ! ... Ça fait rêver. Pour nous le raconter, voici une adaptation éponyme du roman de Fabrice Caro.

Lui est scénariste. Elle est professeure à la fac de cinéma. Ils ont les mêmes passions, les mêmes héros, les mêmes films de chevet. Ils étaient faits pour se rencontrer.

Quand l'histoire commence, Boris a pour la première fois le bonheur d'apprendre qu'un de ses scénarios est choisi pour être adapté au cinéma. C'est magnifique !

Cette histoire d'amour (avec les épatant.e.s Erika Sainte et Laurent Capelluto) épousera scéniquement la forme cinématographique du "split screen", permettant d'être parallèlement dans l'intimité des deux personnages. Avec empathie et tendresse, vous allez entrer dans leurs vies, leurs états d'âme, leurs enthousiasmes et leurs désillusions. Découvrant ainsi la face cachée du cinéma, cet art merveilleux, miroir de nos petites lâchetés et de nos gros mensonges. Chantre des rêves et miroir aux alouettes.

L'AUTEUR

Fabrice Caro



Photo © Editions Gallimard / Francesca Mantovan

Fabrice Caro, dit Fabcaro, est un auteur de bandes dessinées, également romancier et musicien français.

Après des études scientifiques, il se destine tout d'abord au professorat puis décide à partir de 1996 de vivre de son art. Il travaille pour la presse ou l'édition, pour différentes revues de bande dessinée telles : FLBLB, Psikopat, Jade, Tchô !, L'Echo des Savanes, Zoo et CQFD.

Il est également musicien, auteur-compositeur et interprète. Il est à l'origine, dès 1994, du groupe rock « Hari Om » et a ensuite réalisé un album-concept auto-produit *Les Amants de la rue Sinistrose* (1999).

Il a publié chez des petits éditeurs comme La Cafetière ou 6 Pieds sous terre des ouvrages plein d'humour où il passe à la moulinette le comportement de ses contemporains, sans oublier de s'égratigner en premier lieu. À partir de 2005, il participe à différents collectifs dont ceux édités par 6 Pieds sous Terre, et s'affirme, notamment chez La Cafetière, en tant qu'auteur complet.

Il est aussi l'auteur d'un roman publié en 2006 chez Gallimard, *Figurec*, dans la prestigieuse collection Blanche. *Figurec* a fait l'objet d'une adaptation en bandes dessinées (Casterman 2007), dessins de Christian De Metter.

Fab est le pseudonyme sous lequel Fabcaro a signé plusieurs scénarios et travaux de commandes, principalement pour les éditions Jungle.

Le succès arrive en 2015 avec l'album *Zai zai zai zai*. Il obtient en 2015 le Prix Landerneau BD "Coup de cœur", créé spécialement par Philippe Geluck, ainsi que le prix SNCF du polar 2016, le prix des libraires de bande dessinée 2016, le Prix Ouest France quai des bulles 2015 et le Grand prix de la critique 2015.

En 2016, il écrit le scénario des nouvelles aventures de Gai-Luron dessinés par Pixel vengeur (Fluide glacial). En 2018 paraît une autre œuvre très remarquée, mélangeant humour absurde et satire sociale : *Moins qu'hier (plus que demain)*; elle reçoit un accueil critique favorable.

Son roman *Le Discours* (2018) a été adapté au cinéma en 2020. En 2021, il publie *Guacamole vaudou*, un roman photo humoristique.

En 2024 paraît *T'inquiète*, un roman choral original qu'il coécrit avec Guillaume Bouzard, Fabrice Erre, B-gnet et Gilles Rochier.

■ Source : www.babelio.com



Michaël Bier

Quel a été le déclencheur de ton envie de t'attaquer à une adaptation de *Journal d'un scénario* de Fab Caro ?

Fab Caro est un auteur que je connais bien et dont je suis le travail depuis longtemps. J'aime sa diversité et ce qu'il fait, tant en roman, en BD que dans ses adaptations au théâtre. En revanche, je suis moins fan de ce qu'on a tiré de ses livres au cinéma à part *Le discours* que Laurent Tirard a réalisé.

Ce qui me plaît chez Fab Caro, c'est qu'il me fait rire et qu'il me touche à la fois. Il arrive à bâtir des personnages qui sont le relais des émotions qu'ils transmettent au public. Les lectrices et les spectatrices deviennent alors totalement le réceptacle des péripéties que les protagonistes traversent et des émotions qui les assaillent. Pour moi, la force de cet auteur est d'être capable de générer de l'empathie. Ses personnages ont un rythme très personnel, souvent assez lent. Ils et elles flottent dans leur bulle, comme à la lisière, en périphérie de leur propre vie.

Ils sont à la fois observateurs et acteurs de leur existence. Je me retrouve beaucoup en eux. Ils ne sont pas passifs, parce qu'ils vivent des choses très dramatisées, mais souvent ils ne les traversent qu'avec des micro-réactions. Et j'aime que tout cela laisse beaucoup de place au public. Pour ma part, je préfère ça à des démarches plus intentionnelles qui visent à provoquer l'émotion. Je suis beaucoup plus touché quand on me laisse une place avec ce que je qualifierais de *personnage-éponge*.

Parmi les ouvrages de Caro, pourquoi ce choix

de *Journal d'un scénario* ?

Sans doute parce que, *Journal d'un scénario* est la quintessence de tout ce qu'on vient de dire. De plus, le roman est écrit sous la forme d'un journal intime ce qui donne encore plus au personnage ce rôle de relais. Il a dès lors en quelque sorte, auprès du lecteur, une place de confident.

Je tenais beaucoup à garder cette approche dans l'adaptation. Le défi a alors été de faire de ce récit en *je*, une comédie romantique douce-amère à deux personnages.

Le travail d'adaptation pour passer de la forme romanesque à un texte que l'on peut porter à la scène ne doit pas être une mince affaire. Comment as-tu procédé ?

Avec l'aide d'Erika Sainte qui joue également Aurélie dans le spectacle, un des gros morceaux de l'adaptation a été de tout centrer sur les deux protagonistes que nous avons conservés, il a donc fallu que, pour les personnages satellites, soit nous les supprimions purement et simplement, soit si ce n'était pas possible pour la compréhension de l'intrigue, que nous les fondions en une seule et nouvelle personne. Mais quoi qu'il en soit, nous souhaitons garder l'axe de Boris, qu'il reste le personnage principal. Je tenais aussi à garder l'aspect du journal intime, la solution que nous avons trouvée a été d'alterner les scènes où Boris vit « réellement » les choses et d'autres où il les partage au public et les commente.

C'est quelque chose que j'apprécie particulièrement comme spectateur. J'aime le mélange des médias, quand les frontières sont floues, quand la fiction et la vie réelle se mêlent.

Toi qui partages ton temps entre le monde du cinéma et celui du théâtre comment appréhendes-tu les deux ?

Ce n'est jamais anodin pour moi, le mélange est quelque chose qui m'importe foncièrement. J'adore amener le cinéma au théâtre et créer des ponts. Ici on est dans cette démarche à plusieurs niveaux : tant par le contenu de la pièce que parce que les deux actrices de la distribution partagent leur temps entre les écrans et la scène.

Quel est ton rapport à tes personnages ?

Ils me touchent et je les aime comme ils sont. C'est là que réside mon travail de mise en scène. Je vais m'efforcer qu'on soit en empathie pour eux. Qu'on aime plus leurs défauts que leurs qualités. En particulier ceux de Boris autour de qui tout s'articule. J'aime infiniment ces personnages qui font *leur possible* pour que ça marche. Si j'arrive à ce que le public ait de la sympathie et ce, malgré sa lâcheté ordinaire, ses petits mensonges et son manque de courage, j'aurai atteint mon but, ça voudra dire que je suis arrivé à raconter une histoire humaine. L'histoire de deux personnes très différentes qui ont pu faire des pas l'un vers l'autre.

Et quel est ton rapport à cet univers ?

Je me sens chez moi dans ces histoires toutes simples, presque banales, elles me paraissent contemporaines et modernes. Cette façon de devoir vivre son existence en périphérie des choses et de trouver le temps de s'observer pendant qu'on les traverse, me bouleverse. Actuellement, on trouve si rarement le luxe de s'octroyer de prendre le temps et d'observer. On est dans une société tellement sollicitante. Je pense que le spectacle parle d'ailleurs plus de ça que de l'anecdote réaliste et cruelle du scénariste qui voit son rêve se détériorer au fil de ses concessions.

■ Propos recueillis par Deborah Danblon

BIO RAPIDO

Après des études en philologie romane et en analyse et écriture cinématographique à l'ULB puis de réalisation à l'IAD, ma rencontre avec Benoit Mariage m'a amené à commencer une carrière de directeur de casting au sein de la société ADK-KASTING que j'ai créée en 2009. Je me suis, depuis, occupé du casting de plus de deux cents films ou séries, me confrontant à des univers aussi variés que ceux de Bouli Lanners, Delphine Lehericéy, Jaco Van Dormael, Arnaud Desplechin, Sandrine Bonnaire, Balaji, Rachid Bouchareb, Samuël Benchetrit ou Michaël Roskamp. Ces nombreuses collaborations ont considérablement enrichi mon univers personnel.

Parallèlement à cette activité de directeur de casting, j'ai monté au théâtre : *L'homme gris* de Marie Laberge, *Petits contes entre amis* (création collective) (théâtre en appartement) et *8h03, ce matin-là* (pièce de théâtre adaptée de la nouvelle *Disappearing Act* de Richard Matheson). *Journal d'un scénario* est ma quatrième mise en scène.

Au cinéma, j'ai réalisé sept courts métrages et un long métrage : *Je suis resté dans les bois*, que j'ai conçu avec la comédienne Erika Sainte et l'artiste plasticien Vincent Solheid.

Je travaille en ce moment sur l'écriture de mon deuxième long métrage, une adaptation du roman de l'auteur belge Quentin Jardon, *Le chagrin moderne*.



EN SAVOIR PLUS SUR FABRICE CARO

« J'aime les gens qui ratent, ce sont ceux auxquels je reste attaché »

CHAQUE SEMAINE, « LE MONDE » INTERROGE UNE PERSONNALITÉ SUR UN MOMENT DÉCISIF DE SON EXISTENCE. L'AUTEUR DE **ZAI ZAI ZAI ZAI**, SCÉNARISTE DU NOUVEL ALBUM D'« ASTÉRIX », REVIENT SUR SON ENFANCE ORPHELINE ET SON GOÛT POUR L'HUMOUR.

Propos recueillis par Denis Cosnard, le 22 octobre 2023

Je ne serais pas arrivé là si...

... Si je n'étais pas allé au Festival de la bande dessinée d'Angoulême au tout début des années 2000, en touriste, avec sous le bras quatre ou cinq pages d'un possible album. Je faisais la tournée des éditeurs, et je me faisais refouler, stand après stand. Jusqu'au moment où, sur celui de La Cafetière, Philippe Marcel regarde mes pages, commence à rigoler, et me dit qu'il va me recontacter. J'ai quitté le stand en volant à 1 mètre du sol ! De fait, cet album, **Le Steak haché de Damoclès** [La Cafetière, 2005], a été tiré à 1 500 exemplaires. Comme mon rêve de gosse était de faire des livres, j'avais le sentiment d'avoir réussi ma vie, rien qu'avec ce premier album chez un petit éditeur.

D'où ce rêve venait-il ?

Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours écrit et dessiné. Ma maman me disait ce que disent toutes les mères : « Qu'il dessine bien ! », et cela m'encourageait, moi qui étais un gamin renfermé, très timide. Je ne parlais pas, je me réfugiais dans la lecture, l'écriture et le dessin. Je remplissais des carnets, et je les considérais comme des livres.

Le premier dessin que j'ai gardé en mémoire

représentait un clown poussant un landau. Le bras du bébé sortait du landau, tenait un pistolet et menaçait le clown. Pourquoi avais-je dessiné cela, alors que j'étais tout petit ? Peut-être une prémonition que j'allais faire de l'humour, et me faire assassiner par la critique !

Pourquoi aviez-vous besoin d'un refuge ?

J'ai perdu mon papa quand j'avais 1 an. Il en avait 24, et il est mort brusquement d'une rupture d'anévrisme. J'ai grandi seul avec ma maman jusqu'à mes 8 ans. A l'époque, au milieu des années 1970, il y avait peu de familles monoparentales, surtout dans une petite ville de province comme celle où j'ai grandi. J'ai donc toujours eu une place un peu à part. Je n'ai jamais fait d'analyse, je ne sais pas du tout d'où viennent mes névroses, mais c'est sûrement fondateur de perdre un parent très tôt. Cela a joué dans mon caractère très introverti. Mon côté artistique en découle. Très jeune, je me suis mis dans ma bulle. Une bulle heureuse, d'ailleurs. Même de ces années où j'étais seul avec ma mère, où tout le monde trouvait la situation triste à mourir, je n'ai gardé que de bons souvenirs. Je passe ma vie à essayer de retrouver mon enfance.

La culture était-elle très présente chez vous ?

Je viens d'un milieu très populaire. Mon père était tourneur fraiseur, ma mère, caissière, et elle s'est remariée quand j'avais 8 ans avec un homme, cuisinier dans un collège. Donc on n'écoutait pas d'opéra à la maison ! Mais on adorait écrire et dessiner. Ma grand-mère espagnole, qui était venue en France en 1958 avec son mari pour fuir Franco, écrivait de longues lettres à sa famille restée là-bas – et sans la moindre faute d'orthographe. Même chose pour ma mère, qui avait 9 ans quand elle est arrivée, sans parler français. Quant à mon père, qui était français, il dessinait au crayon, sur des cahiers. Des portraits de femmes, des corps, des personnages, des visages. Ma mère avait gardé tout cela. Je ne l'ai découvert qu'en 2008. C'était hyper émouvant. C'est comme si, alors que je ne l'ai pas connu,

mon père m'avait transmis ce goût du dessin, par une espèce de génétique bizarre.

Vos racines espagnoles vous ont-elles marqué ?

Plus que marqué ! Car tous les étés, on retournait un mois dans la banlieue de Barcelone, où ma famille avait gardé une maison. Et quand mon père est mort, ma mère écoutait sans cesse Julio Iglesias en pleurant. Alors c'est bête, mais j'adore Julio Iglesias.

Politiquement aussi, il me reste quelque chose de ce grand-père militant communiste et de cette grand-mère qui adorait Mitterrand et détestait Chirac. A chaque élection, elle préparait les valises et disait : « Si la droite passe, les étrangers comme nous seront obligés de partir. » En fait, un président de droite n'aurait bien sûr pas viré tous les Espagnols. Mais c'est le genre de scène qui vous frappe. Après, on ne peut avoir que des idées de gauche.

Quel avenir votre mère imaginait-elle pour vous ?

Elle voyait que j'adorais écrire et dessiner. Mais dans cette famille où tout le monde était maçon ou viticulteur, devenir artiste paraissait très abstrait et faisait un peu peur. Comme je n'étais pas trop mauvais à l'école, ma mère me disait : « Passe ton bac, tu seras assuré d'avoir un vrai métier, et tu pourras toujours dessiner à côté. » Ma mère mais aussi le système ont fini par me contaminer. J'ai eu moi aussi peur d'un métier artistique. J'ai donc fait plus que passer mon bac. J'ai obtenu une licence de sciences, puis étudié un an à l'IUFM [*institut universitaire de formation des maîtres*], avec l'idée de passer le concours d'instituteur. Je suivais le troupeau, sans vraie motivation. Heureusement, j'ai eu une sorte d'illumination.

Laquelle ?

Je me suis vu à deux doigts de devenir prof pour quarante ans, fonctionnaire à vie, et cela m'a effrayé. Alors je me suis sabordé. J'avais eu l'écrit. Mais je suis allé à l'oral sans remplir le dossier

nécessaire, et j'ai donc été recalé. Une petite partie de moi, orgueilleuse, était vexée d'avoir raté l'épreuve. Mais l'autre, prédominante, se disait : « A 24 ans, tu es enfin libre ! »

Qu'avez-vous fait de cette liberté ?

J'ai pu garder ma chambre de cité U et prendre une année sabbatique, chouette et vertigineuse. J'ai dessiné, et rédigé un premier roman qui se voulait très sérieux, *L'Apprenti vivant*. Ma compagne l'a trouvé excellent et elle a tenté d'apaiser ma mère en lui assurant que j'étais le nouveau Henry Miller. J'ai acheté une vieille machine à écrire dans un vide-grenier, commencé à taper mon manuscrit... et arrêté au bout d'une demi-page, pas convaincu. Puis, après une année de service civique, j'ai donné des cours particuliers et d'autres dans une boîte à bac, pour remplir le frigo. Cela m'a confirmé que je n'étais pas fait pour être prof. Je n'avais aucune autorité ! En même temps, j'écrivais, je dessinais et je jouais de la musique avec des copains.

Vous avez même sorti des disques...

Oui, trois disques autoproduits. J'adorais jouer, composer, et je continue à gratouiller ma guitare tous les jours. Mais je savais d'emblée que je n'en ferais pas mon métier, tant j'avais peur d'être confronté au public. J'étais phobique des concerts, au point de cacher les dates prévues aux autres membres du groupe.

Quand le succès est-il arrivé ?

Pas tout de suite. J'ai d'ailleurs gardé toutes les lettres de refus reçues à cette période. Mais j'ai réussi à placer des strips dans un fanzine culturel de Montpellier, puis dans *Tchô !*, le mensuel de Titeuf, et le magazine de BD *Psiko-pat*. J'ai aussi réalisé des illustrations pour des manuels scolaires et des boulots de commande, sous pseudonyme. L'éditeur Jungle me donnait trois mois pour livrer quarante-quatre pages de gags sur un thème précis. C'était de la bande dessinée que je n'aimais pas, mais cela m'a donné à manger pendant six ou sept ans.

La Cafetière a finalement publié votre

premier album et Gallimard votre premier roman...

Je n'avais pas visé si haut. J'avais envoyé mon roman *Figurec* [2006] à un petit éditeur local qui a coulé après l'avoir accepté. Pour sauver le texte, l'éditrice l'a transmis à Gallimard, qui l'a retenu pour sa prestigieuse collection « Blanche ». Voir mon nom sur cette couverture, c'était irréaliste ! D'autant que, après avoir choisi Fabcaro comme signature pour mes BD, j'ai gardé mon vrai nom pour les romans, afin que les lecteurs fassent le distinguo, qu'ils n'espèrent pas le même humour dans les deux genres. Ce n'est pas vraiment une double identité : névrosé, oui, schizophrène, non ! J'ai apporté le roman à ma mère, et tout aurait pu s'arrêter là, mon rêve était réalisé.

En fait, plus de quarante albums et romans ont suivi. Avec un immense succès, « Zaï zaï zaï zaï » (6 pieds sous terre, 2015), vendu à plus de 350 000 exemplaires. Ce livre a-t-il changé votre vie ?

Ce succès ne m'a pas changé, moi. Mais, oui, tout s'est emballé. Soudain, j'ai reçu beaucoup plus de sollicitations, consacré plus de temps à la promotion, lancé des projets variés. Et, financièrement, la situation s'est améliorée. Mon luxe, c'est que je ne dois plus regarder les prix en faisant les courses au Super U de peur de me retrouver à découvert. Un temps, on m'a ramené sans cesse à *Zaï zaï zaï zaï*, mon « tube ». C'est la rançon de la gloire, et je bénis tous les jours ce livre qui m'a ouvert tant d'horizons, et permis en particulier de travailler pour le théâtre et le cinéma.

Si bien que les projets se multiplient...

Depuis dix ans, je dis que mon objectif est de lever le pied... et tout va crescendo. Le stakhanovisme, c'est un truc d'angoissé. C'est la peur du temps qui passe, et de la mort. A cause de celle de mon père, j'ai eu conscience très tôt que tout pouvait s'arrêter du jour au lendemain. Dans ma tête, on ne vit pas jusqu'à 80 ans, jamais. Alors, chaque



année, je me dis : un an est passé, mais, au moins, j'ai fait quatre livres durant ce temps-là.

Comme beaucoup d'auteurs, j'ai la hantise de mourir pendant un projet et, en même temps, je crois inconsciemment que tant que je suis sur un projet, je ne peux pas mourir. Et puis, on me propose de plus en plus de choses géniales que je ne peux pas refuser.

Comme beaucoup de vos héros, vous ne savez pas dire non ?

Ah oui, je ne sais pas dire non. Ma mère m'a élevé dans l'idée que ce n'était pas poli. En outre, je suis un phobique du conflit. C'est d'autant plus terrible que les gens le savent, maintenant. Donc il y a des choses que j'accepte par lâcheté. Et beaucoup d'autres parce qu'elles m'excitent, heureusement.

Comme « Astérix » ?

Là, je n'ai pas envisagé une seconde de dire non. Je n'étais pas au courant que Ferri, le scénariste, voulait faire une pause. Quand j'ai reçu un premier e-mail des Editions Albert René, je ne me suis donc pas précipité. Et j'ai été abasourdi lorsque la proposition m'a été faite. J'ai appris à lire avec Goscinny et Uderzo, ils ont été mes premières idoles ! En sortant du rendez-vous à Paris, j'étais surexcité. J'ai travaillé dans le train et en arrivant à Montpellier j'avais déjà mon pitch. J'ai envoyé dix pages de story-board dans la foulée. Et, miracle, j'ai été choisi comme scénariste parmi les quatre auteurs pressentis.

Après Adrien dans « Le Discours » (Gallimard, 2018), Axel dans « Broadway » (Gallimard, 2020) et Alan dans « Samouraï » (Gallimard, 2022), Astérix est-il votre nouvel alter ego ?

Pour une fois, je réponds non ! Astérix est courageux, valeureux, volontaire, responsable, adulte quoi. Tout ce que je ne suis pas. Je me reconnais plutôt dans le côté enfantin d'Obélix. Pour faire un boulot comme le mien, il faut être enfant, et je le suis encore.

Longtemps, vous avez eu l'impression

de ne pas être à votre place. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Ça va un peu mieux. J'ai 50 ans, alors il serait temps ! Mais je crois qu'on ne guérit pas de ses névroses. On les atténue, c'est tout. J'étais un timide maladif, et je reste très timide. De même pour ce sentiment d'être décalé. Pour mes potes de province, j'étais l'intello. Pour ceux de Paris, le provincial. A la fac, je n'étais pas du tout le scientifique attendu. Et, comme j'ai grandi dans un petit quartier très populaire d'une banlieue, dans mon imaginaire, le livre, l'édition n'étaient pas faits pour moi. Encore moins le cinéma. Je n'étais pas fait pour cette vie.

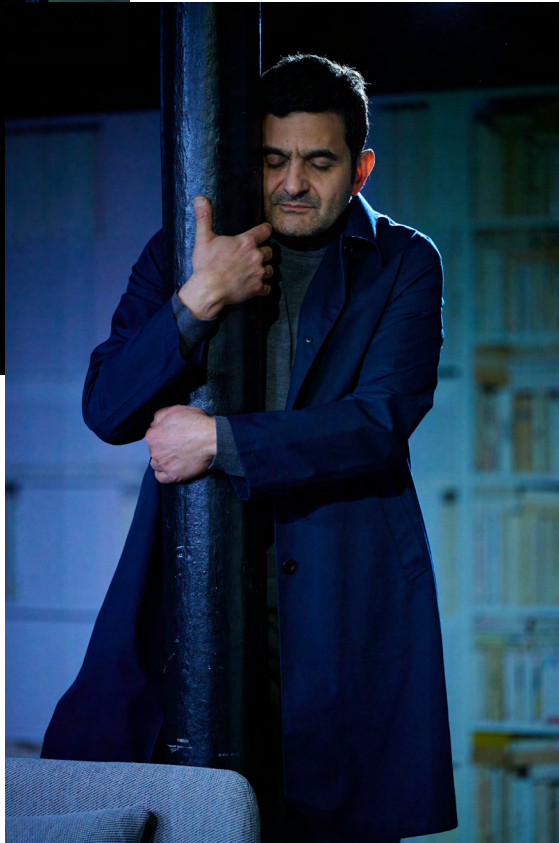
J'ai gardé ce complexe du provincial qui est entré là, sinon par effraction, du moins par chance. Au fond, j'ai l'impression de n'avoir jamais été à ma place. Socialement, c'est un peu épuisant. Mais ça nourrit beaucoup mon travail, ce truc-là, de me sentir décalé et d'être finalement toujours spectateur. Je regarde, j'écoute.

C'est paradoxal : vos personnages sont maladroits, inadaptés, hypocondriaques, ils ratent tout, alors que votre carrière se révèle être une impressionnante réussite...

D'un point de vue narratif, il est beaucoup plus jouissif de décrire quelqu'un qui rate que quelqu'un qui réussit. Humainement, surtout, j'aime les gens qui ratent, ce sont ceux auxquels je reste attaché. Quand j'écris un roman, j'ai souvent la tentation de choisir d'autres personnages. Puis je me dis non, je ne vais pas passer quatre mois avec un type que je ne vais pas apprécier. Alors je retombe sur mon archétype, ce personnage sensible et lâche qui lose un petit peu, subit beaucoup, mais que j'ai tellement envie d'aimer.

■ Source : lemonde.fr





■ QUAND LES COMÉDIENS
■ RÉPONDENT AUX QUESTIONS
■ DE BERNARD PIVOT
■ AU NOM DE LEUR
■ PERSONNAGE :

ERIKA SAINTE
au nom d'Aurélié

Votre mot préféré ?

Action

Le mot que vous détestez ?

Retard

Votre drogue favorite ?

Le café gourmand

Le son, le bruit que vous aimez ?

La mer

Le son, le bruit que vous détestez ?

Un claquement de porte

Votre juron, gros mot ou blasphème favori ?

Putain

Homme ou femme pour illustrer un nouveau billet de banque ?

Agnès Varda

Le métier que vous n'auriez pas aimé faire ?

Huissière

La plante, l'arbre ou l'animal dans lequel vous aimeriez être réincarné ?

Pivoine

Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous, après votre mort, l'entendre vous dire ?

Action

LAURENT CAPELLUTO
au nom de Boris

Votre mot préféré ?

Oui

Le mot que vous détestez ?

Non

Votre drogue favorite ?

Le cinéma

Le son, le bruit que vous aimez ?

Le son des touches du clavier de mon ordi

Le son, le bruit que vous détestez ?

Tous les messages d'accueil des boîtes vocales

Votre juron, gros mot ou blasphème favori ?

Madonna syphilitica, j'ai entendu ça dans un film de Dino Risi

Homme ou femme pour illustrer un nouveau billet de banque ?

Francis Ford Coppola

Le métier que vous n'auriez pas aimé faire ?

Producteur

La plante, l'arbre ou l'animal dans lequel vous aimeriez être réincarné ?

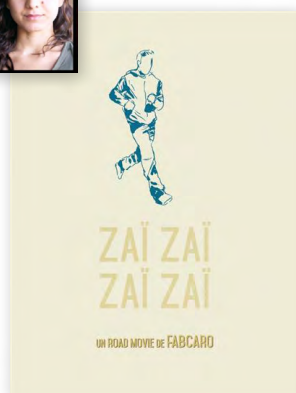
Le guépard

Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous, après votre mort, l'entendre vous dire ?

Action !

À LA LIBRAIRIE DU THÉÂTRE

LA SÉLECTION DE MICHAËL BIER



La bonté : mode d'emploi

Nick Hornby, EDITIONS 10-18

Du rock, du foot, des filles et du mal à grandir. Avec ce cocktail fédérateur, Nick Hornby a séduit une génération de trentenaires caustiques et emballés de trouver enfin un romancier qui leur ressemble.

L'envie d'être heureux, des repères flageolants et des questions d'enfant qui restent irrésolues à l'âge où l'on devrait être grand : la gentille névrose du plus féru d'autodérision des romanciers british resurgit là où l'on aurait dû l'attendre.

La Bonté : mode d'emploi explore le couple moderne, ses envies de divorce et sa difficulté à vivre comme il faut.

Quarante ans, mariée, deux enfants, Katie ne supporte plus l'esprit critique, tordant mais vitriolé de son mari, écrivain raté. Incapable de jouir des choses simplement, celui-ci se retrouve d'un coup de baguette magique (l'imposition des mains d'un guérisseur crampon et lénifiant) en charge de faire le bien.

Alors que son principal grief contre son mari disparaît, et qu'elle le découvre altruiste et niais, Katie se retrouve brutalement avec ses propres questions : qu'est-ce qu'une vie acceptable ? Comment être heureux tout en restant intelligent ? Comment faire le bien sans se foutre en l'air ? La famille vaut-elle la peine de vivre sans amour et sans rêves ? Jusqu'où est-on normal, lorsqu'on se sent coupable de tout ?

Le chagrin moderne

Quentin Jardon, EDITIONS FLAMMARION

Alors qu'il prend la route des vacances, Paul est saisi d'une irréprouvable envie de fuir sa vie, quitte à abandonner sa femme, que pourtant il aime, et leur petit garçon sur une aire d'autoroute. Cet

humoriste belge, après avoir connu un début de succès, a vu sa carrière s'effondrer brutalement le soir où il a tenté, déguisé en arbre, un sketch engagé sur le réchauffement climatique. Aujourd'hui, son sens de l'humour l'a déserté et il ne peut plus faire semblant : quelque chose ne va pas. Est-ce lui qui ne tourne pas rond ? La société ? Le monde ? Le road-trip en voiture sera le siège d'une introspection aussi drôle que désespérée, aiguisée par des rencontres avec d'autres voyageurs en proie au même "chagrin moderne". Avec beaucoup d'esprit, Quentin Jardon met en scène les aventures picaresques de Paul et, ce faisant, définit les contours du mal du siècle d'une certaine jeunesse occidentale.

Mon année de repos et de détente

Ottessa Moshfegh, EDITIONS FAYARD

Jeune, belle, riche, fraîchement diplômée de l'université de Columbia, l'héroïne du nouveau roman d'Ottessa Moshfegh décide de tout plaquer pour entamer une longue hibernation en s'assommant de somnifères. Tandis que l'on passe de l'hilarité au rire jaune en découvrant les tribulations de cette Oblomov de la génération Y qui somnole d'un bout à l'autre du récit, la romancière s'attaque aux travers de son temps avec une lucidité implacable, et à sa manière, méchamment drôle.

ET, EN BONUS

Zaï, Zaï, Zaï

Fabcaro, EDITIONS 6 PIEDS SOUS TERRE

Un auteur de bande dessinée, alors qu'il fait ses courses, réalise qu'il n'a pas sa carte de fidélité sur lui. La caissière appelle le vigile, mais quand celui-ci arrive, l'auteur le menace et parvient à s'enfuir. La police est alertée, s'engage alors une traque

LIBRAIRIE
LE PUBLIC
filigranes

FAITES DURER LE PLAISIR,
ENTREZ DANS LA LIBRAIRIE

Ouverte avant et après les spectacles, une librairie s'est installée dans votre théâtre. Elle vous propose des coins de lectures amusants, de petits espaces dédiés à la littérature : le boudoir aux romans, le commissariat des polars, la table en formica de la cuisine, les lumières vintage, les romans graphiques, les sièges de Boucle d'or dans l'espace jeunesse, les fauteuils rouges du théâtre, évidemment....

Et comme toutes les librairies, nous vous proposons un service de commandes. Anticipez votre venue, et vos ouvrages vous attendront quand vous viendrez au spectacle.

www.theatrepublic.be/librairie

sans merci, le fugitif traversant la région, en stop, battant la campagne, partagé entre remord et questions existentielles.

Assez vite les médias s'emparent de l'affaire et le pays est en émoi. L'histoire du fugitif est sur toutes les lèvres et divise la société, entre psychose et volonté d'engagement, entre compassion et idées fascisantes. Car finalement on connaît mal l'auteur de BD, il pourrait très bien constituer une menace pour l'ensemble de la société.

À VOIR EN CE MOMENT



BIG MOTHER

DE MÉLODY MOUREY

12.05 > 04.07.26 *Création - Grande Salle*

Un thriller politico-journalistique captivant sur la manipulation de masse à l'heure du big data.

Alors, qu'un scandale éclabousse le Président des États-Unis et agite la rédaction du New York Investigation, la journaliste Julia Robinson voit sa vie vaciller quand elle croit reconnaître sur le banc des accusés son compagnon mort quatre ans auparavant. Afin d'élucider ce mystère, elle et son équipe vont être confrontées à un programme de manipulation de masse d'une ampleur inédite. Ensemble, ils vont devoir mettre de côté leurs différends pour pouvoir mettre au jour le plus gros scandale depuis l'affaire du Watergate. La démocratie est en péril. Leur vie aussi.

Mené tambour battant, ce récit incroyable et magnifiquement documenté (Cambridge Analytica qui a favorisé l'élection de Donald Trump, n'est pas loin) explore les dangers du big data qui gangrènent nos démocraties.

Mise en scène **Mélody Mourey**
Avec **Salomé Crickx, Itsik Elbaz, Tiphanie Lefrançois, Nabil Missoumi, Laurence Oltuski et Jérémie Petrus**

UNE CESSIEN EN ACCORD AVEC LE THÉÂTRE DES BÉLIERS PARISIENS. Photo © Gaël Maleux



ZAZOUS, DES LENDEMAINS QUI CHANTENT

LAURE GODISIABOIS ET PATRICIA IDE

14.05 > 04.07.26 *Création - Petite Salle*

Les zazous, vous connaissez ?

Durant la seconde guerre mondiale, à Berlin, Bruxelles ou Paris, des jeunes filles et garçons provocateurs, romanesques et tapageurs, transgressaient les règles en arborant une mode vestimentaire et capillaire extravagante pour exaspérer l'occupant et scandaliser les collabos. Téméraires et indociles, bien décidés à ne pas se laisser voler leur jeunesse par la terreur, ils crevaient les pneus de la Gestapo, puis s'en allaient danser le swing dans des caves clandestines.

Dans un spectacle aux allures de comédie musicale, découvrez ces zazous, qui en pleine guerre, gravaient les mots du cœur sur les murs de l'espoir.

Mise en scène **Patricia Ide**
Avec **Baptiste Blampain, Bénédicte Chabot, Laure Godisiabois, Antoine Guillaume et Cédric Raymond**

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC. AVEC L'AIDE DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES - DIRECTION DU THÉÂTRE, ET LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DE L'ÉTAT FÉDÉRAL BELGE VIA BESIDE. Photo © Gaël Maleux

THÉÂTRE
LE PUBLIC
UN MALIN PLAISIR

DÉCOUVREZ LA SAISON 2026-2027 LE SEL DE LA VIE

ZAZOUS, DES LENDEMAINS QUI CHANTENT DE PATRICIA IDE ET LAURE GODISIABOIS
OUBLIE-MOI D'APRÈS MATTHEW SEAGER
MARIE-JEANNE DE ZIDANI TOUTES LES CHOSSES GÉNIALES DE DUNCAN MACMILLAN ET JONNY DONAHOE
PASSEPORT D'ALEXIS MICHALIK
LA NUIT OÙ IL S'EST RÉVEILLÉ DE MICHEL MARC BOUCHARD
ADVERSCEURS DE STÉPHANIE MANGEZ
FEYDEAU, CHAMBRE 21 DE PIERRE BERRIAU ET THIERRY BARBEAU
LES RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE DE JEAN-LUC LAGARCE
FAISONS L'HUMOUR AVANT DE NOUS DIRE RADIEUX DE BRUNO COPPENS
ORGUEIL ET PRÉJUGÉS ... OU PRESQUE D'ISOBEL MCARTHUR
À CHEVAL SUR LE DOS DES OISEAUX DE CÉLINE DELBECQ
DOM JUAN DE MOLIÈRE
LA NOTE D'AUDREY SCHEBAT
PRINTEMPS DANS UN JARDIN DE FOU DE HENRI-FRÉDÉRIC BLANC
J'AI RÊVÉ LA RÉVOLUTION DE CATHERINE ANNE
UNE PIÈCE ESPAGNOLE DE YASMINA REZA
ELLE VOULAIT QUE JE SOIS BRAD PITT, J'AI RATÉ SA VIE DE FABIO ZENONI
LES PÂTISSIÈRES DE JEAN-MARIE PIEMME
ELLEN BABIC DE MARIUS VON MAYENBURG
LES CRAPAUDS FOUS DE MÉLODY MOUREY



SCANNEZ-MOI
POUR PLUS D'INFO



BOIRE & MANGER AU THÉÂTRE

Le resto
DU PUBLIC



LE RESTAURANT

est ouvert avant les spectacles les mardis, jeudis, vendredis et samedis (dernière commande à 19h30) et après les spectacles les mercredis, vendredis et les samedis.

LE CHEF VOUS PROPOSE :

Les tapas

Le choix de 3 tapas à 17€
Le choix de 5 tapas à 20€

Le menu

en tout (35€) ou en partie

Attention : Nous sommes limités à 60 couverts par service.

RÉSERVATION CONSEILLÉE
AU 02 724 24 44

Découvrez la carte et les menus du mois sur notre site internet
www.theatrepublic.be/restaurants



NOUVEAU : LES PLANCHES

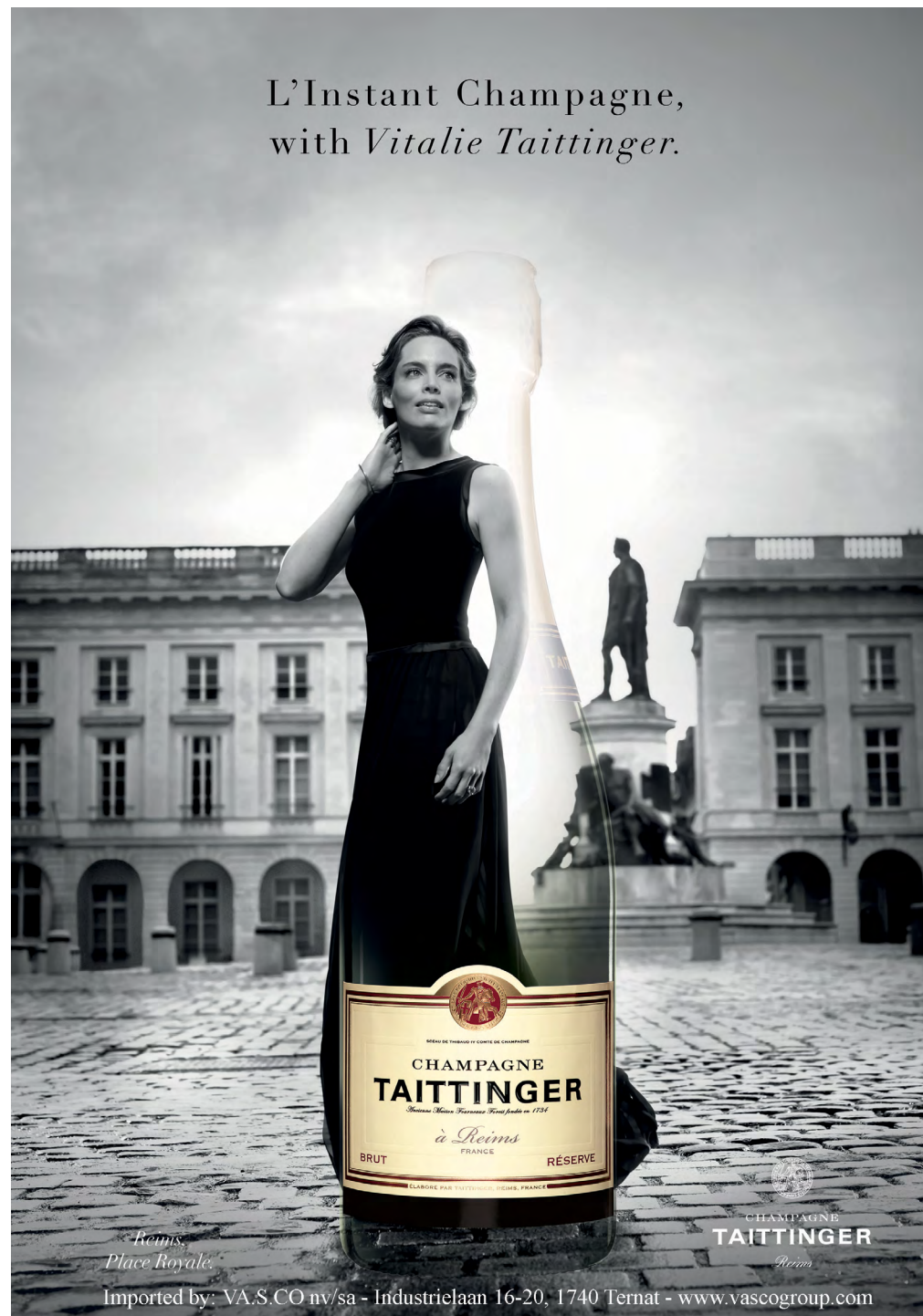
est ouvert avant les spectacles les mardis, jeudis, vendredis et samedis (de 19h40 à 20h15), les mercredis (de 18h00 à 18h45) et après les spectacles (du mardi au dimanche).

Assortiment à 15€ ou 20€



LE BAR

est ouvert avant et après les spectacles.



Infos & Réservations
02 724 24 44 - theatrepublic.be

